

n'est donc pas ce que l'âme doit y pratiquer; rien au contraire de plus facile à comprendre et de plus lumineux; le mystère est tout entier dans ce que DIEU fait lui-même.

Voyez ce qui se passe dans l'Eucharistie : ce qui est nécessaire pour changer le pain dans le corps de JÉSUS-CHRIST est si clair et si aisé que le prêtre le plus ignorant est capable de le faire; et cependant c'est le mystère des mystères, où tout est si caché, si obscur, si incompréhensible que, plus on est éclairé et spirituel, plus il faut de foi pour le croire. La voie de pure foi présente quelque chose de semblable. Son effet est de faire trouver DIEU à chaque moment : voilà la chose la plus relevée, la plus mystique, la plus béatifiante; c'est un fonds inépuisable de pensées, de discours, d'écritures; c'est un assemblage et une source de merveilles. Cependant, pour produire cet effet si prodigieux, que faut-il? — Une seule chose : laisser faire DIEU, et faire tout ce qu'il veut, selon son état. Rien de plus aisé dans la vie spirituelle, et qui soit plus à la portée de tous; et pourtant rien de plus merveilleux; pas de chemin plus obscur. Pour y marcher, l'âme a besoin d'une grande foi; tout y est d'autant plus suspect que la raison a toujours à redire. Toutes ses idées sont confondues; ce n'est rien de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a lu, de ce qu'elle est accoutumée à admirer; c'est une chose nouvelle. Les Prophètes étaient des Saints : ce JÉSUS est un enchanteur : ainsi parlaient les Juifs. Ah! que l'âme qui, à leur exemple, est scandalisée, a peu de foi et qu'elle mérite bien d'être privée des merveilles que DIEU se disposait à opérer en elle!

CHAPITRE III

ÉPREUVES ATTACHÉES A L'ÉTAT D'ABANDON.

§ I

Première épreuve : blâmes et exigences des personnes réputées sages et pieuses.

Rien n'est plus assuré que la voie d'abandon, comme il n'est rien de plus clair, de plus aisé, de plus doux ni de moins sujet à l'erreur et à l'illusion. On y aime DIEU, on y satisfait aux devoirs du christianisme; on fréquente les Sacrements, on produit les actes extérieurs de religion qui obligent tout le monde; on obéit aux supérieurs; les devoirs de l'état sont remplis; la résistance aux mouvements de la chair, du sang et du démon est continuelle : car personne n'est plus attentif et plus vigilant que les personnes qui marchent dans cette voie pour s'acquitter de toutes leurs obligations.

S'il en est ainsi, comment se peut-il faire qu'elles soient si souvent en butte aux contradictions? Une des plus ordinaires, c'est qu'après qu'elles se sont acquittées, comme les autres chrétiens, de ce qu'exigent les docteurs les plus exacts, on prétend encore les astreindre aux pratiques gênantes dont l'Église ne fait aucune

obligation; et si elles ne s'y prêtent pas, elles sont taxées de donner dans l'illusion. Mais répondez-moi : un chrétien qui se borne à l'observance des commandements de DIEU et de l'Église, et qui, du reste, sans méditation, sans contemplation, sans lectures, sans assujettissement particulier à la dévotion, vague au commerce du monde, aux autres affaires de la vie civile, est-il dans l'erreur?... On ne s'avise pas de l'en accuser, ni même de l'en soupçonner. Que l'on s'accorde donc avec soi-même; tandis qu'on laisse en repos le chrétien dont je viens de parler, il est de la justice de ne pas inquiéter une âme qui, non seulement remplit les préceptes aussi bien que lui, pour le moins, mais qui ajoute de plus les pratiques extérieures de piété, que celui-ci ne connaît même pas, ou pour lesquelles, s'il les connaît, il ne marque que de l'indifférence.

La prévention va jusqu'à assurer que cette âme s'abuse, se trompe, parce qu'après s'être soumise à tout ce que l'Église prescrit, elle se tient libre pour être en état de se livrer sans obstacle aux intimes opérations de DIEU, et de suivre les impressions de sa grâce, dans tous les moments où rien ne l'oblige expressément. On la condamne, en un mot, parce qu'elle emploie à aimer DIEU le temps que les autres donnent aux jeux et aux affaires temporelles : n'est-ce pas là une injustice criante? On ne peut trop insister sur ce point. Que quelqu'un se tienne dans le rang et dans le train commun, qu'il se confesse une fois l'an : on n'en parle point, on le laisse vivre en paix, se contentant de l'exhorter, dans l'occasion, à quelque chose de plus, sans néanmoins le presser trop vivement, et sans lui en faire même une obligation; vient-il à changer, en sortant du

train commun, voilà qu'on l'accable de maximes, de conduites, de méthodes; et s'il ne se lie et ne s'engage à ce que l'art de la piété a établi, s'il ne le suit constamment, voilà qui est fait, on appréhende tout pour lui, et sa voie devient suspecte. Ignore-t-on que ces pratiques, quelque bonnes et saintes qu'on les suppose, ne sont, après tout, que la route qui conduit à l'union divine? Veut-on donc que l'on soit dans la route, tandis qu'on est au terme?

Voilà cependant ce que l'on exige de l'âme pour qui l'on craint l'illusion; cette âme fit le chemin, comme les autres, au commencement; elle connut, comme eux, les pratiques et les suivit fidèlement; vainement aujourd'hui s'efforceraient-on de l'y tenir assujettie. Depuis que DIEU, touché des efforts qu'elle a faits pour s'avancer par ce secours, est venu comme au-devant d'elle, et a fait son affaire de la conduire à cette union fortunée; depuis qu'elle est arrivée dans cette belle région où l'on ne respire qu'abandon, et où l'on commence à posséder DIEU par amour; depuis enfin que ce DIEU de bonté, se substituant à ses soins, à ses industries, s'est rendu le principe de ses opérations, ces méthodes ont perdu pour elle leur utilité; elles ne sont plus qu'une route qu'elle a parcourue, et qui est restée derrière elle. Exiger donc qu'elle reprenne ces méthodes, ou qu'elle continue à les suivre, c'est lui faire abandonner le terme où elle est parvenue, pour rentrer dans la voie qui l'y a conduite.

Mais on perdra son temps et sa peine; si cette âme a quelque expérience, elle aura beau entendre crier au dedans et au dehors, peu touchée de tout ce bruit, insensible à ces clameurs, elle restera sans trouble et sans

s'ébranler aucunement, dans cette paix intime où s'exerce si avantageusement son amour. C'est là le centre où elle se reposera; ou si vous voulez, c'est la ligne droite, tracée par DIEU même, qu'elle suivra toujours. Elle y marchera constamment; et, au moment présent, tous ses devoirs y seront marqués. En suivant l'ordre de cette ligne, elle les remplira sans confusion et sans empressement, à mesure qu'ils se présenteront. Pour tout le reste, elle se maintiendra dans une entière liberté, toujours prête à obéir aux mouvements de la grâce, dès qu'ils se feront sentir, et à s'abandonner aux soins de la Providence.

DIEU lui dit au fond du cœur qu'il entend être son maître et la diriger à sa guise : et il lui fait comprendre qu'elle ne peut, sans attenter aux droits souverains de son Créateur, laisser enchaîner sa propre liberté. Elle sent que, si elle voulait s'astreindre aux règles des âmes qui vivent par effort et par industrie, au lieu de se conduire par l'attrait de la grâce, elle se priverait de mille choses nécessaires pour remplir les devoirs des moments futurs. Mais comme on ignore cela, on la juge, on la blâme dans sa simplicité; et elle qui ne blâme personne, qui approuve tous les états, qui sait si bien en marquer tous les degrés et tous les progrès, se voit méprisée par les faux sages, qui ne peuvent goûter cette douce et cordiale soumission à la Providence.

La sagesse du monde ne goûte pas la perpétuelle instabilité des Apôtres qui ne pouvaient se fixer nulle part. Les spirituels du commun ne peuvent non plus souffrir les âmes qui dépendent ainsi de la Providence pour leur mouvement; il n'y a que quelques âmes de leur état qui les approuvent; et DIEU, qui instruit les

hommes par les hommes, ne manquent jamais d'en faire rencontrer de cette nature à ceux qui sont simples et fidèles à leur abandon.

Au reste, ces âmes ont moins besoin de direction que les autres, car on n'arrive là que par le moyen de très grands et excellents directeurs. Si elles se trouvent momentanément livrées à elles-mêmes, ce n'est que par une disposition de la Providence, quand la mort enlève ou que quelque événement éloigne les guides qui les avaient introduites dans cette voie. Alors même, on est toujours disposé à se laisser conduire; on attend seulement en paix le moment de la Providence. Sans qu'on y pense ensuite, on rencontrera de temps à autre des personnes pour lesquelles, sans les connaître et sans savoir d'où elles viennent, on se sentira une secrète confiance que DIEU inspire dans le temps de la privation : c'est une marque qu'il veut s'en servir pour communiquer quelques lumières, ne fût-ce que d'une manière passagère. Ces âmes consultent alors et suivent avec la dernière docilité les avis qu'on leur donne; mais au défaut de ce secours, elles s'en tiennent aux maximes qui leur furent données par leurs premiers directeurs. Ainsi elles sont toujours très réellement dirigées, ou par les anciens principes qu'elles reçurent autrefois, ou par ces avis de rencontre; et elles se servent de ceux-ci, jusqu'à ce que DIEU leur donne des personnes auxquelles elles se confient, et qui leur font connaître sa volonté.

§ II

Seconde épreuve de l'état d'abandon : l'inutilité apparente et les défauts extérieurs que DIEU laisse aux âmes qu'il veut élever à cet état.

Une seconde épreuve des âmes que DIEU conduit par cette voie résulte de leur inutilité apparente et de leurs défauts extérieurs. Il n'y a ni honneurs, ni revenus, pour un emploi couvert, assez souvent, sous la plus grande nudité et inutilité pour le monde. Sans doute, ceux qui sont revêtus des emplois les plus importants ne sont pas pour cela exclus nécessairement de l'état d'abandon. Encore moins cet état est-il incompatible avec les vertus éclatantes de cette sainteté qui s'impose à la vénération universelle. Mais combien plus nombreuses sont les âmes élevées à cet état sublime, et dont DIEU seul connaît la vertu! Ces âmes sont par état déchargées de presque toutes les obligations extérieures. Elles sont peu propres au commerce du monde, aux affaires, aux soins compliqués, aux réflexions et aux conduites industrielles. Elles ne semblent utiles à rien; on ne voit en elles que faiblesse de corps, d'esprit, d'imagination et de passions. Elles ne s'avisent de rien. Elles sont, pour ainsi dire, toutes brutes; on ne voit rien en elles de ce que la culture, l'étude et la réflexion donnent à l'homme. On y voit ce que la nature offre dans les enfants, avant qu'ils aient passé par les mains des maîtres chargés de les former. On remarque leurs défauts, qui, sans les rendre plus coupables que ces enfants, choquent plus en elles que dans eux. C'est que DIEU ôte tout à ces âmes, hors l'innocence, pour qu'elles n'aient que lui seul.

Le monde qui ignore ce mystère n'en juge que selon les apparences; aussi n'y trouve-t-il rien de ce qu'il goûte et de ce qu'il estime. Il les rebute, il les méprise, elles sont même comme en butte aux censures de tous. Plus on les voit de près, moins on s'y fait, plus on se sent d'opposition pour elles; on ne sait qu'en dire ni qu'en penser. Un je ne sais quoi parle cependant en leur faveur; mais au lieu de suivre cet instinct, ou au moins de suspendre son jugement, on aime mieux suivre sa malignité. On épie donc leurs actions pour en décider à sa manière; et comme les pharisiens, qui ne pouvaient souffrir les manières de Jésus, on les considère avec des yeux si prévenus que tout ce qu'elles font paraît ou ridicule ou criminel.

§ III

Troisième épreuve : humiliations intérieures.

Méprisables aux yeux des autres, les âmes que DIEU élève à cet état sont plus méprisables encore à leurs propres yeux. Il n'y a rien en ce qu'elles souffrent et en ce qu'elles font qui ne soit très petit et très humiliant; rien d'éclatant dans toute leur manière d'être : tout y est commun; ce ne sont au dedans que troubles, au dehors que contradictions et desseins renversés; un corps infirme et sujet à mille besoins, qui semblent être le contre-pied de tant de pauvreté et d'austérité qui ont fait admirer les Saints. On ne voit chez elles ni entreprises héroïques, ni jeûnes, ni aumônes excessives, ni zèle ardent et étendu.

Unies simplement à DIEU par la foi et par l'amour, elles voient tout le sensible chez elles comme dans le

désordre. Elles se méprisent encore plus, lorsqu'elles viennent à se comparer à ceux qui passent pour des Saints, et qui, capables d'ailleurs de s'assujettir aux règles et aux méthodes, n'offrent rien que de réglé dans toute leur personne et dans la suite de leurs actions. Alors la vue d'elles-mêmes les couvre de confusion et leur est insupportable. C'est là ce qui tire de leur cœur ces soupirs et ces gémissements amers, qui marquent l'excès de la douleur et de l'affliction dont elles sont remplies. Souvenons-nous que JÉSUS-CHRIST était DIEU et homme tout ensemble; il était anéanti comme homme, et comme DIEU, plein de gloire. Ces âmes, sans participer à sa gloire, ne sentent que ces morts et ces anéantisements qu'opèrent en elles leurs tristes et douloureuses apparences. Elles sont, aux yeux des hommes, comme Jésus était aux yeux d'Hérode et de sa cour.

Ces pauvres âmes sont ainsi nourries, quant aux sens et à l'esprit, d'une nourriture tout à fait dégoûtante : car rien de cela ne leur plaît; elles aspirent à toute autre chose; mais toutes les avenues de cette sainteté si désirée sont fermées. Il faut vivre de ce pain d'angoisse, de ce pain de cendre, avec une contrainte intérieure et extérieure continuelle. Il faut sentir une idée de sainteté, qui cause de continuels et irrémédiables tourments. La volonté en est affamée, mais il n'y a pas moyen d'en venir à l'effet. Pourquoi tout cela, sinon afin que l'âme soit mortifiée dans ce qu'elle a de plus spirituel et de plus intime; et que, ne trouvant ni satisfaction ni goût dans ce qui lui arrive, elle mette tout son goût en DIEU qui la mène exprès par cette voie, afin qu'il n'y ait que lui seul qui puisse lui plaire?

Il me semble qu'il est aisé de conclure de tout ceci que

ces âmes d'abandon ne peuvent pas comme les autres s'occuper de désirs, de recherches, de soins, se lier à certaines personnes, entrer dans de certains desseins, se prescrire certaines manières méthodiques ou plans concertés, d'agir ou de lire. Cela supposerait qu'elles pourraient encore disposer d'elles-mêmes, et c'est ce qu'exclut par lui-même l'état d'abandon où elles se trouvent. Dans cet état, on se trouve être à DIEU par une cession pleine et entière de tous ses droits sur soi-même, sur ses paroles, sur ses actions, ses pensées, ses démarches, sur l'emploi de ses moments et sur tous les rapports qu'il peut y avoir. Il ne reste qu'un seul désir à remplir : c'est d'avoir toujours les yeux arrêtés sur le Maître qu'on s'est donné, et d'être sans cesse aux écoutes pour deviner et entendre sa volonté, et l'exécuter sur-le-champ. Nulle condition ne représente mieux cet état que celle du domestique qui n'est auprès de son maître que pour obéir à chaque instant aux ordres qu'il lui plaît de donner, et non point pour employer son temps à la conduite de ses propres affaires, qu'il doit abandonner, afin d'être à son maître, à tous les moments. Mais que ces âmes ne s'inquiètent pas de leur impuissance : c'est pouvoir beaucoup que de pouvoir se remettre entièrement aux mains d'un Maître tout-puissant, capable d'opérer les plus grandes choses par les instruments les plus faibles, du moment qu'ils ne lui résistent pas.

Souffrons donc sans peine que l'écorce de notre vie serve à nous humilier à nos yeux et aux yeux des autres; ou plutôt cachons-nous sous cette écorce et jouissons de DIEU, qui seul est tout notre bien. Profitons de cette infirmité, de ces besoins, de ces soins, de ces nécessités de nourriture et de soulagements, de ces mau-